Quel Bazaar !!!

Arno dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale
Une émission diffusée le dimanche 16 décembre à 22h45 sur la Deux



J'ai pas mon permis. Donc… Et c'est grâce à ça que je vis encore

JÉRÔME COLIN : Bonjour.
ARNO : Bonjour.
JÉRÔME COLIN : Dites-moi, on va où ?
ARNO : Au paradis.
JÉRÔME COLIN : Ah c'est bien ça.
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : D'accord. Bonne destination. J'aime bien. Ça ressemble à quoi pour savoir quand on est arrivé ?
ARNO : Au paradis ?
JÉRÔME COLIN : Oui.
ARNO : Ben on m'a dit que tout le monde est gentil là-bas. Et je suis très curieux.
JÉRÔME COLIN : Vous y croyez ?

ARNO : Heu, à quoi ? Au paradis ?
JÉRÔME COLIN : Au fait que tout le monde puisse être gentil.
ARNO : Je pense que ça doit être très chiant. Quel bazar, quand tout le monde est gentil on s'ennuie. Ça arrive hein.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai. Ça ferait une belle chanson.
JÉRÔME COLIN : Vous aimez bien les taxis ?
ARNO : Heu j'ai pas mon permis. Donc… Et c'est grâce à ça que je vis encore. Parce que je n'ai pas mon permis et ça ne m'intéresse pas les voitures, je prends toujours des trains et des taxis.
JÉRÔME COLIN : Voilà.
ARNO : Et tu sais pourquoi, dans les trains et dans les taxis je pense, je pense que je pense que je pense. Et j'écris des trucs dans ma tête dans les taxis. Et dans les trains. Et comme ça, par exemple à Bruxelles je connais tous les chemins pour être près de chez moi, je connais tous les chemins les plus courts pour arriver. Mieux que donc… quand je suis avec quelqu'un dans une voiture je donne toutes les…
JÉRÔME COLIN : Les indications.
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Vous avez déjà écrit des chansons dans les taxis, vraiment ?
ARNO : Des phrases et je pense, des trucs, pas seulement des chansons mais les débuts des chansons j'écris dans les taxis.
JÉRÔME COLIN : Vous vous souvenez de laquelle par exemple ?
ARNO : Oh…
JÉRÔME COLIN : Non.
ARNO : J'ai l'Alzheimer, je suis né avec l'Alzheimer. J'oublie tout. Et j'ai toujours un truc, un crayon…
JÉRÔME COLIN : Ah oui !
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : D'accord.



Le populisme est en érection, le nationalisme aussi en érection, et moi j'ai peur de ça !

JÉRÔME COLIN : Est-ce que vous n'êtes pas né dans un taxi ?
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Oui hein.
ARNO : Exactement, je suis né dans un taxi.
JÉRÔME COLIN : En quelle année ?
ARNO : En 49. 1949. Au mois de mai. Et je vais t'expliquer, je vais te raconter une histoire qui est vraie. Je suis né devant l'hôpital, enfin c'était une petite clinique à Ostende, Wittenonnenstraat on m'a dit, non, c'était… enfin Wittenonnenstraat je ne sais plus, et à 15 ans, quand j'ai eu 15 ans, j'ai trouvé un porte feuilles avec 500 francs dedans, c'était, dans les années 60 c'était beaucoup, et je suis allé chez les flics, j'ai dit j'ai trouvé un porte feuilles avec 500 francs, et le lendemain on sonne à ma porte et mon père ouvre la porte, et il dit : je te connais ! Et le mec aussi. Et c'était le chauffeur de taxi qui m'a… où je suis presque né dans son taxi.
JÉRÔME COLIN : Excellent !
ARNO : Il était roux et le mec m'a donné 20 francs, dans le temps c'était beaucoup, il dit : écoute c'est pour ton fils. Et c'était le même mec qui a conduit ma mère qui était enceinte, à l'hôpital. C'est incroyable.
JÉRÔME COLIN : Génial. Et quoi, votre mère elle a accouché trop tôt, c'est ça ? Elle est allée en urgence à l'hôpital, elle a accouché dans le taxi.
ARNO : Oui c'était avant, tout le bazar quoi. Et je suis un peu comme ça aussi. Avant tout le bazar ou après tout le bazar.
JÉRÔME COLIN : Ça veut dire que vous n'êtes jamais à l'heure ? C'est ça ? Jamais au bon moment ?
ARNO : Heu… je suis né au bon moment je trouve, parce que moi j'ai vécu avec mon cul dans le beurre parce que je suis né après la guerre, mon père a vécu la guerre, mon grand-père deux guerres mondiales, et moi j'ai vécu les années 60, 70, 80 où tout était possible quoi. The sky was the limite. Et maintenant on est en 2000, 12, 13, je ne sais pas l'émission va sortir, mais on est dans un changement de décor partout, parce que l'Europe est en faillite, c'est la crise, on est dans les années 30, le populisme en érection, le nationalisme aussi en érection, et j'ai peur de ça. Mais ça m'inspire aussi.
JÉRÔME COLIN : Ça vous inspire quoi ? Un peu de colère.
ARNO : a colère et qu'est-ce qui arrive dans notre pays. Est-ce que ça existe encore la Belgique ? Je ne sais pas, parce que…
JÉRÔME COLIN : Vous parlez des élections qui ont eu lieu il n'y a pas très longtemps.
ARNO : Exactement et aussi, écoute quand je suis à Bruxelles, quand je vais en Flandre, je vais dans un autre pays. Quand je suis à Charleroi, en Wallonie, je suis dans un autre pays quoi. C'est comme… je dois changer mon passeport. Mais ça m'inspire tout ça. J'aime pas dire ça mais la misère des autres ça m'inspire aussi. Et c'est pas bien. Mais… dans les années 30 il y a beaucoup de bonnes choses qui sont venues aussi, artistiquement.
JÉRÔME COLIN : Quand c'est la crise c'est très pratique pour les artistes.
ARNO : Oui. On est vraiment des vampires. Et c'est dommage de le dire, je trouve ça triste de le dire mais je profite de notre situation. Je suis vraiment un branleur.
JÉRÔME COLIN : Oui, vous profitez de notre situation pour nous donner du beau ! Alors c'est pratique quand même, en pleine crise d'avoir de temps en temps des gens qui nous donnent du beau. Non ?
ARNO : Mais excuses-nous… de temps en temps je suis avec ma gueule sur la réalité quoi. Et ça fait du mal, pour moi.
JÉRÔME COLIN : Pour vous.
ARNO : Oui. Et j'ai peur pour les jeunes, parce qu'il y a maintenant des jeunes qui …qui font des études pour des métiers qui n'existent pas peut-être dans 3 ans.

JÉRÔME COLIN : Vous avez conscience d'avoir vécu, vous, probablement la période la plus enchantée du siècle quoi. Les années 60, 70, c'était coup de pot.
ARNO : Oui nous on a été des enfants des anges.
JÉRÔME COLIN : Vous en avez profité des années 60, 70, comme il a fallu ?
ARNO : Moi j'ai profité, à fond.
JÉRÔME COLIN : Genre ?
ARNO : Ben tout, j'ai voyagé quoi. Dans le temps on partage tout le bazar, parce que moi dans le temps j'ai jamais fumé un joint tout seul. On partage des joints. Maintenant on fume les joints tout seul. Maintenant je ne fume plus parce que c'est pour les coiffeuses – j'ai rien contre les coiffeuses – mais les joints, enfin oui ça… enfin chacun fait ce qu'il veut mais ça ne m'inspire plus des trucs. Maintenant je n'ai pas besoin des joints ou de la drogue pour avoir une inspiration. Pour me cultiver.
JÉRÔME COLIN : Alors que dans les années 60, 70, oui. C'était des années où on s'est bien lâché.
ARNO : Oui mais c'était une autre drogue, parce que maintenant le hasch ou l'herbe qu'on fume maintenant ce n'est pas vrai quoi. Dans le temps c'était encore bio.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai.
ARNO : Bio, écologique.



J'aime tout le monde qui a deux trous dans le nez !

JÉRÔME COLIN : Quoi, vous avez beaucoup voyagé dans les années 60, 70 ?
ARNO : Ah oui.
JÉRÔME COLIN : Genre ? Y'a des voyages qui ont changé la vie du Arno quand il était ado ou jeune homme ? Des grands voyages ?
ARNO : Ben par exemple, je me souviens encore, la première fois que j'ai été en Amérique, aux Etats-Unis, c'était en 76…oui… j'ai été à New York, Los Angeles, San Francisco, et c'est là-bas que j'ai dit « je suis un Européen ». Et l'Europe a une culture plus riche que les Américains.

JÉRÔME COLIN : Alors que vous croyiez le contraire parce que vous pensiez qu'Elvis Presley c'était le centre du monde jusque-là.
ARNO : Oui, le rock'n'roll ça vient de là-bas, mais c'est vrai, mais ce sont les Afro Américains qui ont fait la musique, parce que sans les Noirs esclaves, il n'y a pas de rock, y'a pas de jazz, y'a pas bass and drum, y'a pas dub step, n'importe quoi, ça vient tout de là-bas, et j'ai vu des trucs… parce que c'était bizarre, parce que quand j'avais 15 ans, j'ai un prof de morale qui s'appelle Hubert Dekleer, et j'étais un fan des Rolling Stones et des Beatles, enfin Kings et tout le bazar et un jour il me donne, après le cours il m'a donné 5 vinyles, disques dans le temps, maintenant le CD, c'était 5 disques…
JÉRÔME COLIN : Le blues !
ARNO : Oui. Le delta blues. Et j'ai dit…Skip James aussi… Il dit : toute cette musique que tu écoutes maintenant ça vient de là ! Et c'est vrai. Et comme des années après, dans les années 70 j'ai été en Amérique, j'ai dit : tiens les Américains ont utilisé les Africains, qu'ils ont comme esclaves, dans leur musique, c'est leur culture, et aussi l'art, parce que par exemple j'étais un fan de Andy Warhol et en Amérique j'ai dit : Andy Warhol a tout pris de Magritte, le Belge. What a fucker. Et nous ici on connait… il n'y a pas beaucoup de gens qui connaissent Spilliaert ou Magritte ou Ensor. Par exemple il y a « L'entrée du Christ » à Bruxelles…
JÉRÔME COLIN : Magnifique. Elle est à Los Angeles.
ARNO : A Los Angeles, et pas ici en Belgique.
JÉRÔME COLIN : Elle est au Musée de Los Angeles.
ARNO : Au Getty Museum. J'ai vu ça et j'ai dit shit mother fucker, et quand je vais à Bruxelles, aux Beaux-Arts, on n'a plus rien d'Ensor. Il y a oui, 2 choux-fleur, mais le reste…est parti. Mais ils ont… à Bruxelles on a fait un truc, le Musée de Magritte c'est incroyable.
JÉRÔME COLIN : Ceci dit les Français ont failli nous piquer Arno.
ARNO : Comment ?
JÉRÔME COLIN : Alors qu'Arno est quand même bien belge aussi. Comme Magritte quoi. Et à un moment les Français ont essayé de nous le piquer.



ARNO : Non mais j'ai pas de frontières moi. Ecoute quand… je dis toujours, quand je suis à Bruxelles je pisse au Nord, Amsterdam est mouillée. Quand je pisse au Sud, Paris est mouillée. Quand… Bruxelles-Londres, c'est 1h50 et maintenant la banlieue de Paris, non la banlieue… enfin tous les Parisiens…
JÉRÔME COLIN : Paris est la banlieue… Bruxelles est la banlieue de Paris.
ARNO : Non, l'inverse.
JÉRÔME COLIN : Oui l'inverse. C'est clair.
ARNO : Et c'est… mais nous, nous les Belges, est-ce que ça existe encore ? Peut-être que maintenant je suis à l'étranger ici.
JÉRÔME COLIN : Ici, vous savez où on est ici ?
ARNO : Oui je suis en Wallonie. Mais pour moi j'ai pas de frontières. Ecoute, moi je suis vraiment un Européen. J'habite au centre de l'Europe et je suis près de tout et je profite, et on doit profiter de ça, parce que les gens qui vivent avec des frontières sont pauvres. Moi j'aime le couscous, moi j'aime le stoemp, plus le poireau parce que je ne peux plus manger de poireaux parce qu'il y a trop de fer – j'ai trop de fer ! Tu vois. Je mange tout, j'ai pas de problème. Mais personne ne doit me dire ce que je dois manger ou ce que je ne peux pas manger. Je veux être libre. Et je suis ouvert comme une vieille pute. Je suis une vieille pute. Mais j'ai pas de frontières, et j'aime tout le monde qui a deux trous dans son nez. Et tout le monde a deux trous dans son nez et y'a des cons partout aussi.
JÉRÔME COLIN : C'était quoi l'expression ? J'aime tout le monde qui a deux ?
ARNO : Trous dans leur nez.
JÉRÔME COLIN : Qui a deux trous dans le nez.
ARNO : Tout le monde a deux trous. L'être humain a deux trous dans son nez.
JÉRÔME COLIN : Très bien.
ARNO : J'aime tout le monde. Mais je n'aime pas quelqu'un qui va dire : tu ne peux pas manger ça, tu vas faire ça comme ça… Je ne suis pas d'accord.
JÉRÔME COLIN : On arrive à une écluse.
ARNO : Oui.



JÉRÔME COLIN : Ça vous arrive souvent de prendre des voitures sur des bateaux ? Parce que le problème c'est qu'elle est en panne aujourd'hui donc on la mise sur un bateau.
ARNO :J'ai jamais été avec une voiture sur un bateau, jamais de ma vie.
JÉRÔME COLIN : C'est votre première fois ?
ARNO : Que je suis avec un bateau… dans un taxi sur un bateau ?
JÉRÔME COLIN : Première fois ?
ARNO : Mais toi aussi non ?
JÉRÔME COLIN : Oui.
ARNO : Ah ben oui. C'est un peu belge non ?
JÉRÔME COLIN : C'est un peu belge.
ARNO : C'est un peu le surréalisme aussi non ?
JÉRÔME COLIN : Elle était en panne, il a fallu trouver quelque chose sinon on ne pouvait pas vous amener du point A au point B.
ARNO : Qu'est-ce qu'il a dit l'autre ? Ma femme c'est pas une pipe. On est moche mais on s'amuse hein.
JÉRÔME COLIN : Oui, c'est vrai. Première écluse. Et je crois d'ailleurs qu'ils ne sont pas assez, il faut donner un coup de main.
ARNO : Moi j'ai deux mains gauches hein.
JÉRÔME COLIN : Vous avez déjà passé une écluse ?
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Mais jamais donné un coup de main.
ARNO : Non. J'ai deux mains gauches. Ecoute, moi, j'ai deux mains gauches, de temps en temps, non mais c'est vrai quand je rentre dans un studio, avec des… tout bloque ! Oui mais j'ai des ondes…
JÉRÔME COLIN : Moi les gens que je connais qui disent j'ai deux mains gauches c'est parce qu'ils ne veulent rien faire.
ARNO : Non mais…
JÉRÔME COLIN : C'est très pratique.
ARNO : Non mais chez moi c'est comme ça, j'ai vraiment deux mains gauches, c'est la vérité, je ne peux pas être un plombier ou un « carpenter », j'ai vraiment deux mains gauches. Et j'ai de la chance que je fais de la musique autrement j'étais dans la merde.



J'ai eu des symptômes d'autisme quand j'étais jeune !

JÉRÔME COLIN : Quoi la musique ça s'est imposé après le prof qui vous donne 5 disques avec du blues ?
ARNO : Oui c'est lui qui m'a… mais j'ai eu… toujours eu ça, la musique c'était… parce que j'ai un truc d'autisme aussi.
JÉRÔME COLIN : Comme ?
ARNO : J'ai eu le temps… être autiste quand j'étais jeune. J'ai eu des symptômes d'autisme. Et la musique a sauvé mon cul.
JÉRÔME COLIN : Quels symptômes d'autisme quand vous étiez jeunes ? Les médecins ont dit ça ou pas ?
ARNO : on mais moi je le sais maintenant parce que dans le temps ce n'était pas… mais j'ai eu… mes médecins ont sauvé ma vie, ils ont donné une direction, et je suis éduqué par des femmes. Et je dis toujours, les femmes… je dis les mecs ils pensent qu'ils savent tout mais ce sont les femmes qui comprennent tout.
JÉRÔME COLIN : Ça c'est vrai.
JÉRÔME COLIN : Il faut qu'on sorte, je dois aller donner un coup de main. Je dirai que vous avez deux mains gauches. Promis. Je le ferai moi.
JÉRÔME COLIN : Arno, ici ! On doit rester là.
ARNO : Mais je dois faire pipi.
JÉRÔME COLIN : Ben va faire pipi !
ARNO : Parce que moi j'ai deux mains gauches…
JÉRÔME COLIN : Je vais le faire.
ARNO : 'aime voir les gens qui travaillent.
JÉRÔME COLIN : Oui je vais faire ça. Pas trop long le pipi ! Il va faire pipi.

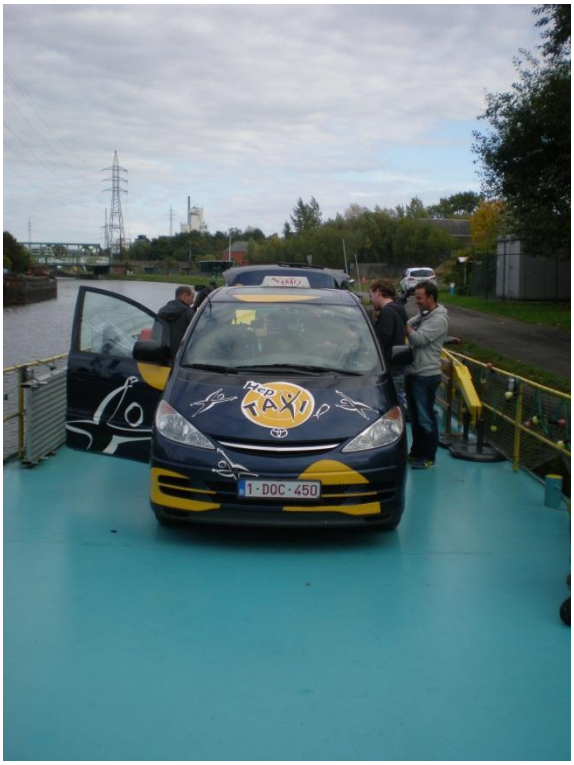


RETOUR CABINE DE PILOTAGE

JÉRÔME COLIN : Quitte à ce que la voiture soit sur un bateau, autant venir conduire le bateau.
ARNO : C'est trop dangereux pour moi.
JÉRÔME COLIN : Moi je conduis ou vous vous conduisez ?
ARNO : Non c'est trop dangereux si moi je conduis.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ARNO : On ne rentre pas dans le paradis. Parce qu'on doit aller au paradis hein.
JÉRÔME COLIN : On va au paradis. Il ne faut pas l'oublier.
ARNO : Et je ne connais pas le chemin. Toi tu connais le chemin.
JÉRÔME COLIN : Tout droit, il faut suivre l'eau.
ARNO : Tout droit.
JÉRÔME COLIN Quelle drôle d'idée d'ailleurs. C'est marrant parce que tout à l'heure tu disais : quand j'étais petit je crois que j'étais autiste.
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi ? A cause de quoi ?
ARNO : Ben écoute, donc je vois ça maintenant avec le recul.
JÉRÔME COLIN : Genre, quel détail ?
ARNO : Avec plein de trucs.



JÉRÔME COLIN : Ah oui ? Et tu crois que tu as échappé à la folie comment ?
ARNO : Le sport m'a sauvé. Le sport. J'ai fait beaucoup de sport moi. On ne peut pas croire ça mais beaucoup.
JÉRÔME COLIN : Genre ?
ARNO : J'ai fait du football, j'ai fait du karaté, j'ai nagé.
JÉRÔME COLIN : Les para-commandos non ?
ARNO : Non.
JÉRÔME COLIN : Tu n'as pas fait les para-commandos ?
ARNO : On ne va pas parler de ça.
JÉRÔME COLIN : D'accord. On ne peut pas… personne ne peut savoir que vous avez fait les para-commandos ? Mais pourquoi ?
ARNO : Non.
JÉRÔME COLIN : C'est honteux ou quoi, l'armée ?
ARNO : J'ai pas fait. J'ai pas fait.
JÉRÔME COLIN : D'accord.
ARNO : J'ai pas fait. J'ai beaucoup sauté.
JÉRÔME COLIN : Mais pas qu'en parachute.
ARNO : Non. Non.



Ma grand-mère, c'est une femme avec des couilles !

JÉRÔME COLIN : Et les femmes ? Elles vous ont sauvé un peu aussi.
ARNO : Je suis lesbienne.
JÉRÔME COLIN : Je sais. Est-ce qu'elles vous ont sauvé un peu ou elles ont plutôt compliqué votre vie.
ARNO : On va parler d'autre…
JÉRÔME COLIN : On va parler des paras.
ARNO : Mais oui mais et toi tu es… est-ce que tu aimes les femmes ?
JÉRÔME COLIN : Oui.
ARNO : Moi aussi. Quelle chance !
JÉRÔME COLIN : A fond ! J'adore. Elles ont embelli ma vie mais je me suis compliqué la vie aussi pour elles.
ARNO : 'es marié ?
JÉRÔME COLIN : Oui.
ARNO : Combien de fois ? Une fois.
JÉRÔME COLIN : Oui.
ARNO : T'as des enfants ?
JÉRÔME COLIN : Oui.
ARNO : Ok. Ce sont les femmes qui font des enfants hein.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai.
ARNO : Elles portent le bazar pendant 9 mois. Un mec ne peut pas le faire. Donc c'est pour ça qu'un mec n'a pas de couilles. Moi je porte mes couilles ici (il montre ses yeux).
JÉRÔME COLIN : Bon, elles ont simplifié votre vie les femmes, elles l'ont embellie ou elles l'ont compliquée ?
ARNO : Elles ont donné beaucoup d'inspiration. Ouais.
JÉRÔME COLIN : Comme la crise.
ARNO : Et ma grand-mère aussi. C'est une femme qui m'a donné des directions. Mes tantes aussi.
JÉRÔME COLIN : Marie-Louise.
ARNO : Oui.

JÉRÔME COLIN : La grand-mère.
ARNO : J'ai perdu ma mère quand j'étais jeune.
JÉRÔME COLIN : Quel âge ?
ARNO : J'étais jeune. On ne va pas parler de ça.
JÉRÔME COLIN : D'accord. Mais la grand-mère c'est un truc super important hein. Et le grand-père aussi non ?



ARNO : Je dis toujours : chaque mec doit chercher une femme comme sa grand-mère.
JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qu'elle avait de spécial, de génial, la vôtre ?
ARNO : C'est une vraie salope mais avec de la classe. Elle m'a beaucoup appris. Sans ma grand-mère j'étais pas ici.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ARNO : Exactement. C'est une femme qui m'a beaucoup… elle était spirituelle, c'est une femme avec des couilles.
JÉRÔME COLIN : Elle a appris quoi par exemple ?
ARNO : Tout. La vie quoi. C'est une femme… Mais les femmes se sont… Ecoute, un mec, un mec quand il… le plus grand salaud, le plus grand dictateur, le plus grand branleur, le plus grand sportif, avant qu'il meure il crie après sa maman. Et un mec ne peut pas mentir à sa mère.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai, c'est dur. J'ai essayé récemment, ça ne marche pas.



ARNO : Elle sait parce qu'elle a porté 9 mois, elle sait tout de toi. Elle sait comment tu es nu, elle sait ton odeur, elle sait tout.
JÉRÔME COLIN : Parce que c'est la reine du suppositoire.
ARNO : Par exemple aussi. Et quand on voit maintenant aujourd'hui les femmes qui font la révolte, ce sont des femmes…
JÉRÔME COLIN : Il y en a beaucoup oui.
ARNO : En Russie…
JÉRÔME COLIN : Les Pussy Riot.
ARNO : Pussy Riot. En Ukraine les femmes qui montrent leurs… Partout. Ce sont les femmes qui font le bazar.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai.
ARNO : Et nous les hommes… y'a un problème avec les mecs ;
JÉRÔME COLIN : Vous avez perdu votre maman tôt mais elle n'a pas entendu « Dans les yeux de ma mère » ?
ARNO : Non.
JÉRÔME COLIN : Elle ne l'a pas entendue.
ARNO : Non.
JÉRÔME COLIN : Merde. Ça vous rend triste ça ?
ARNO : Pfff écoute, c'est la vie, je dois accepter ça. Moi j'ai perdu ma mère au début que j'ai fait de la musique, j'étais très jeune. Ça c'est…

JÉRÔME COLIN : C'était une chanson importante pour vous ou c'est une chanson plus importante pour le public ? Ou c'est aussi quelque chose de très important pour vous « Dans les yeux de ma mère » ?
ARNO : Ben on m'a dit que c'est pour beaucoup de gens très important. On m'a dit ça. Oui. Mais je ne le savais pas quand j'ai écrit ça, j'ai écrit ça très vite.
JÉRÔME COLIN : Mais pour vous est-ce que c'est important cette chanson ?
ARNO : Ben on m'a dit que je parle avec ma mère mais je parle à des femmes. Donc les mères. Je parle pour toutes les mères. Pour le mec qui… c'est mère-enfant ou femme, pas seulement un mec, mais aussi une femme avec sa mère. C'est la mère qui… elle sait tout de toi. C'est un truc…
JÉRÔME COLIN : C'est terrible hein.
ARNO : Oui. J'ai écrit ça en 25'.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Ça c'est salaud.
ARNO : Oui mais c'est comme ça, ce sont des trucs…
JÉRÔME COLIN : Qui sortent tout seul. Ça vous arrive souvent ?
ARNO : Oui mais je suis très impulsif. Dans tout. Quand je parle aussi. Et je paie la facture de ça aussi.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?
ARNO : Ben quand on est impulsif on fait des trucs sans penser. Je fais… et quand je parle aussi, parce que moi j'écris des chansons comme je parle aussi. Je ne pense pas, je le fais et je paie les factures de ça aussi peut-être, je fais aussi des conneries. J'ai fait beaucoup de conneries dans ma vie.
JÉRÔME COLIN : Arnaud sans conneries ce ne serait quand même pas Arno.
ARNO : On m'a dit ça oui.
JÉRÔME COLIN : Non ?
ARNO : C'est vrai oui.

Il faut aller chez l'urologue pour ta prostate !

JÉRÔME COLIN : Vous l'aimez bien votre vie comme ça non ?
ARNO : Ah oui j'ai une vie incroyable. Je ne peux pas me plaindre maintenant. A mon âge je ne peux pas me plaindre. Je ne me plains pas. Je ne fais pas des…. je veux… ça, quelle vie ! J'ai voyagé avec… grâce à la musique, c'est ma maîtresse la musique. C'est une salope aussi mais formidable quoi.
JÉRÔME COLIN : C'est marrant parce qu'au début vous parliez de liberté. Moi c'est une question qui me tracasse beaucoup pour le moment…
ARNO : Pourquoi ?
JÉRÔME COLIN : Probablement parce que je vais bientôt avoir 40 ans, dans 2, 3 ans…
ARNO : T'es encore jeune !
JÉRÔME COLIN : Mais je sais ! Mais il est temps de s'en préoccuper.
ARNO : Mais il faut aller chez l'urologue.
JÉRÔME COLIN : Chez l'urologue ?
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?
ARNO : Pour ta prostate.
JÉRÔME COLIN : Maintenant ?
ARNO : Est-ce que tu pisses comme moi je parle ?
JÉRÔME COLIN : Aussi vite ?
ARNO : Non de temps en temps je bégaye.
JÉRÔME COLIN : Non c'est normal.

ARNO : Ça va. T'as de la chance.
JÉRÔME COLIN : C'est normal.
ARNO : Il faut… a 40 ans il faut aller…
JÉRÔME COLIN : Mais c'est touché rectal ?
ARNO : Ecoute tonton Arno. Maintenant… non t'inquiète pas, tout va bien. On se téléphone.



Il faut être soi-même ! Une vache donne du lait, pas du champagne !

JÉRÔME COLIN : Soit. Et donc la question de liberté, c'est une question qui me préoccupe beaucoup pour le moment, mais vraiment beaucoup, et vous, vous avez réussi à être libre ? Avoir une vie où vous pouvez dire : je suis libre.
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Ah putain ! Comment on fait ?
ARNO : Etre soi-même. Le jour où tu veux être quelqu'un d'autre, t'es dans la merde. C'est du boulot. Il faut accepter comme tu es. Je dis toujours : une vache donne du lait, pas du champagne.
JÉRÔME COLIN : Comment ?
ARNO : Une vache donne du lait, pas du champagne.
JÉRÔME COLIN : Ça c'est beau.
ARNO : Tu vois, il faut accepter… Donc les gens qui veulent être riches… moi je suis riche, tu sais pourquoi ? Parce que je suis heureux avec ce que j'ai. Mais c'est pas de l'argent hein. Des gens qui sont riches, qui ont 2 voitures, 5 maisons, 5 villas, des avions… quel boulot !

JÉRÔME COLIN : Oui. Mais je ne parlais pas d'être riche, je parlais d'être libre.
ARNO : Libre ça c'est…
JÉRÔME COLIN : D'être peut-être moi-même. Mais c'est difficile d'être soi-même parce qu'on fait du mal aux gens.
ARNO : C'est le plus facile.
JÉRÔME COLIN : D'être soi-même ?
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Ah ! Pourquoi ?
ARNO : Mais d'abord il faut accepter soi-même, comme tu es.
JÉRÔME COLIN : Vous avez su vous ?
ARNO : Oui. Moi je pense oui. Pour le moment je suis heureux.



JÉRÔME COLIN : Vous avez fait des dégâts autour de vous ? Parce que vous acceptiez d'être vous-même ?
ARNO : Peut-être oui.
JÉRÔME COLIN : C'est dur ça.
ARNO : Mais je ne sais pas, j'ai pas fait ça exprès. Quand tu es conscient que tu fais du mal à des autres ça c'est un problème.
JÉRÔME COLIN : C'est un problème hein.
ARNO : Oui. Et quand tu ne le sais pas…
JÉRÔME COLIN : En même temps c'est la bonne planque. J'ai pas vu. On sait quand on fait du mal aux autres.
ARNO : Ah non, mais c'est comme dans le bouddhisme, les zen bouddhistes, ils disent : quand tu as vu le Bouddha il faut le tuer.
JÉRÔME COLIN : Ça veut dire quoi exactement ?

ARNO : Il faut accepter comme tu es, on ne peut pas être le Bouddha, on ne peut pas être parfait. Quel boulot d'être parfait ! Je ne veux pas être parfait.
JÉRÔME COLIN : Moi je ne veux pas non plus hein. Ce n'est pas ça hein. Juste d'être bien.
ARNO : Accepte toi-même d'abord. Ça c'est le premier bazar.
JÉRÔME COLIN : On va au paradis, on s'en fout quoi. Franchement.
ARNO : Quel bazar !



Les plus grands artistes peintres viennent d'Ostende. Ensor, Spilliaert, et tout le bazar !

JÉRÔME COLIN : Comme vous venez d'Ostende vous avez navigué ? Le bateau ? L'eau, c'est quelque chose qui représente quelque chose pour vous ou pas du tout ?
ARNO : Oui, l'eau… Parce que moi j'ai habité à Ostende, c'était… je dis toujours : je suis devant une piscine avec des bateaux dedans. La Mer du Nord c'est une piscine avec des bateaux. Et quand on vit à la Côte on est toujours curieux de qu'est-ce qui se passe après la mer. Et…
JÉRÔME COLIN : Là en l'occurrence c'est l'Angleterre.
ARNO : Et c'est pour ça que j'ai toujours voyagé. Dans le temps… il y a des bateaux, 24 bateaux par jour qui part d'Ostende jusqu'à Douvres. Je les ai pris beaucoup. Parce que moi j'ai acheté mes vêtements à Londres, … dans les années 60, mes disques aussi. Et c'était… Et à Ostende on parlait dans le temps 4 langues. Anglais, français, allemand et ostendais. C'est une langue hein l'ostendais. Non mais c'est vrai.
JÉRÔME COLIN : Je sais.
ARNO : C'est énorme. Parce que par exemple les Flamands ne comprennent pas les… Et c'est une… L'ostendais c'est un mélange de l'anglais et du français, et du vieux flamand. Et comme nous on est confronté avec la mer et c'est

pour ça qu'à Ostende les gens parlent très haut, très fort, parce qu'il y a toujours un son et je suis né avec la marée haute, la marée basse. Et aussi l'odeur qui est très importante.
JÉRÔME COLIN : Ça veut dire quoi « marée haute, marée basse » ? Ça veut dire que votre caractère peut être comme ça aussi ?
ARNO : Ouais.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ARNO : Entre les deux. Parce que comme ça… mais c'est un truc aussi, c'est l'odeur et par exemple, la Mer du Nord c'est une peinture de Spilliaert, parce que chaque… donc, le ciel peut changer en 1'. Et c'est une… les plus grands artistes peintres viennent d'Ostende. Ensor, Spilliaert, et tout le bazar. La Mer du Nord c'une inspiration pour beaucoup d'artistes belges.
JÉRÔME COLIN : Et en Angleterre ils avaient Turner.
ARNO : Oui mais… Mais pas seulement des peintres, aussi comme Picha, le mec des dessins animés. Raoul Servais est connu dans le monde entier mais pas en Belgique.
JÉRÔME COLIN : Ostende ? Il vient d'Ostende ?
ARNO : Ah oui. Raoul Servais habite là. Par exemple Peellaert qui a fait des trucs, des pochettes des Rolling Stones, David Bowie et de Bob Dylan…
JÉRÔME COLIN : Il est d'Ostende ?
ARNO : Il est bruxellois mais…
JÉRÔME COLIN : Il habite à Ostende.
ARNO : Moitié Bruxelles, moitié Ostende. Et Karl Marx il a écrit son Manifeste à Ostende et à Bruxelles aussi.
JÉRÔME COLIN : Ah oui ? Et vous pourquoi vous êtes parti alors d'Ostende pour aller dans la ville, à Bruxelles ?
ARNO : Mais c'est pas loin, c'est 1h20'.



JÉRÔME COLIN : C'est vrai mais vous n'habitez plus à la mer, y'a plus l'odeur, il n'y a plus la marée haute et la marée basse.
ARNO : C'est pas loin, je prends le train de la Gare du Midi…
JÉRÔME COLIN : Et vous le faites ?

ARNO : Ah ben oui.
JÉRÔME COLIN : Souvent ?
ARNO : Beaucoup, oui. J'ai pas de voiture moi.
JÉRÔME COLIN : Non mais est-ce que vous y allez encore souvent à Ostende ?
ARNO : Ben oui, je travaille là-bas aussi. Et les crevettes c'est formidable.
JÉRÔME COLIN : Oh c'est bon.
ARNO : Mais je suis allergique aux crevettes.
JÉRÔME COLIN : Mais non !
ARNO : Oui. Parce que l'autre jour… je me souviens encore, dans les années 70, j'ai pris un trip, LSD trip, j'étais en train de manger des tomates crevettes, et pour moi des tomates crevettes ce sont des tomates avec des bêtes dedans.
JÉRÔME COLIN : Avec des bêtes ?
ARNO : Des bêtes. Des crevettes. Et j'étais en train de manger des tomates crevettes, il y a une crevette qui a fait comma ça (il fait un geste). Et depuis ce jour-là j'ai plus mangé de tomates crevettes.
JÉRÔME COLIN : Mauvais trip.
ARNO : Et aussi j'ai une maison comme ça, j'ai fait une chanson sur mon dernier disque de ça, Ostend Dub, et j'ai rêvé un jour, je vois des mouettes, 4 mouettes, 10 mouettes qui sont en train de danser avec leur cul comme ça, et j'ai dit : ça je vais faire une chanson. Il y a 1 mouette qui était comme ça, qui fait comme ça… Et j'ai fait une chanson de ça.
JÉRÔME COLIN : Ostend Dub. Très bien. Le disque s'appelle Future Vintage.
ARNO : Oui et sans le futur… sans le passé il n'y a pas de futur.
JÉRÔME COLIN : Ça c'est bien vrai.
ARNO : C'est incroyable.
JÉRÔME COLIN : C'est beau hein ici ! Non ?
ARNO : Y'a du vert partout. C'est vraiment écolo ici.
JÉRÔME COLIN : Des oies…
ARNO : Oui. On est dans le écolo… On doit arrêter encore ?
JÉRÔME COLIN : Non pas encore tout de suite, il va y avoir une autre écluse. C'est incroyable, c'est super beau. Moi je n'étais jamais venu sur une péniche sur la Sambre.
ARNO : Moi non plus. Quel bazar !

La musique ça m'a sauvé, donc je m'ennuie quand je suis sobre dans un bar, je m'ennuie !

JÉRÔME COLIN : 'est joli hein. Comme quoi. Je vous ai couru après très longtemps, vous savez ça ? Vous m'avez toujours planté.
ARNO : Qui, moi ?
JÉRÔME COLIN : Oui.
ARNO : Y'a plein de gens qui disent qu'ils courent après… de temps en temps je cours après moi-même aussi.
JÉRÔME COLIN : C'est marrant, je vous croise souvent dans Bruxelles, et j'ai toujours l'impression que vous vous emmerdez. J'ai l'impression que des fois vous vous emmerdez. Je me dis toujours : regarde, ça ne lui convient plus, il a l'air de s'emmerder un peu. Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que dans la vie, quand vous ne faites pas de la musique, vous vous emmerdez ?
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Oui ou non ?
ARNO : Quand je ne fais pas de la musique, quand je ne suis pas occupé, je m'emmerde. C'est pour ça que je vais crever sur une scène, c'est pour ça que je fais encore des disques, parce que sans la musique je ne suis rien.
JÉRÔME COLIN : Il n'y a pas d'autre occupation qui vous plait ?

ARNO : Des hobbys non. La musique ça m'a sauvé, donc je m'ennuie quand je suis sobre dans un bar, je m'ennuie. Mais je regarde les gens, ça, ça m'inspire. Quand je suis sur les terrasses, je vois les gens, j'aime l'être humain, ça m'inspire. C'est eux qui donnent mon inspiration.
JÉRÔME COLIN : Et même les bars ça ne vous fait plus délirer ?
ARNO : Je m'ennuie. Quand je suis sobre. Mais j'aime boire un truc, parce que pour se cultiver on doit se mouiller.
JÉRÔME COLIN : C'est bon ça ! En fait vous avez plein d'excuses, c'est très bien. Vous êtes un homme d'excuses. C'est pas moi, je ne me suis pas rendu compte que ça faisait mal, pour me cultiver il faut que je me mouille, vous avez plein d'excuses, c'est génial.
ARNO : Je suis un être humain.
JÉRÔME COLIN : Oui. C'est génial. Moi j'ose pas faire ça.
ARNO : Mais je dis la vérité. Y'a des cons partout hein. Donc je dois me sauver, donc je sauve mon cul aussi. Ben écoute, dans toutes les religions il y a des excuses.
JÉRÔME COLIN : Oui mais j'y avais pas pensé. Donc pour se cultiver il faut se mouiller.
ARNO : La Bible c'est fait par des Juifs hein. Par exemple. C'est catholique mais ce sont les Juifs qui ont écrit la Bible. Et c'est toujours des excuses. Dans toutes les religions, on se rattrape à Dieu et c'est Dieu qui doit nous surveiller. Dieu qui doit nous sauver. Mais Dieu, pour être Dieu, quel boulot !
JÉRÔME COLIN : Il y a beaucoup de choses à sauver. Vous, vous n'y croyez pas en Dieu ? Ou vous y croyez ?
ARNO : Je ne sais pas.
JÉRÔME COLIN : La question ne se pose pas. Ou elle se pose un peu quand même ?
ARNO : J'ai pas une éducation religieuse. Mais peut-être que c'est bien qu'il existe hein. Peut-être qu'il y a des gens qui ont besoin de Dieu.
JÉRÔME COLIN : Mais les bars alors, les bars, pour se cultiver il faut se mouiller, vous picolez encore dans les bars ou plus beaucoup ? Ou c'est plus culture.
ARNO : Plus comme avant, non.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi ? Pour la santé ? Ou marre ?
ARNO : J'en ai marre et le lendemain…
JÉRÔME COLIN : Eh oui.
ARNO : Ca… je suis dans le twilight zone, dans le… vraiment j'aime pas être dans ce bazar.
JÉRÔME COLIN : Et donc vous vous occupez comment ? Vos journées, vos nuits, elles sont occupées comment ?
ARNO : Je vis, j'écris, je lis des bouquins. Et je regarde les autres.
JÉRÔME COLIN : La vie sociale n'est pas quelque chose qui vous branche maintenant. Passer du temps avec beaucoup de gens, au milieu de beaucoup de gens etc…
ARNO : Non, pas tellement.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?
ARNO : Je ne sais pas, je suis bien tout seul aussi. J'aime être seul aussi, avec quelqu'un mais pas avec beaucoup de gens.
JÉRÔME COLIN : Ça vous est venu quand de vouloir être un peu au calme ?
ARNO : Non, mais j'ai toujours été comme ça. Depuis que je suis… oui, enfant j'étais toujours seul. J'ai des copains mais pas beaucoup. Mais j'aime les gens. Sans les gens je ne suis rien. Parce que j'ai besoin du public, je fais des concerts et je vois plein de gens devant moi et ça me fait plaisir aussi. Donc je n'ai pas besoin de beaucoup de gens, quand je fais des concerts je vois plein de gens. Tu vois ?
JÉRÔME COLIN : Oui.
ARNO : Quelle chance, parce qu'un artiste sans un public, il n'est rien. Vous aussi… parce que toi tu le vois pour la télé, sans vous, on n'est rien.
JÉRÔM COLIN : C'est vrai.
ARNO : Et le cameraman aussi…
JÉRÔME COLIN : Déjà qu'on n'est pas grand-chose !

ARNO : Parce qu'écoute, les cameramen aussi, sans public ils n'ont pas de boulot hein.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai. Moi un jour je vous ai vu en concert devant 60.000 personnes, à Werchter, chanter « Les yeux de ma mère », piano-voix, et je me suis dit putain il lui faut des couilles énormes pour oser faire ça. Vous ne trouvez pas ? Chanter juste une chanson piano-voix devant 60.000 personnes, en français, à Werchter ! Putain mais il faut des couilles comme ça pour oser faire ça. Pas du tout ? Vous c'est naturel.
ARNO : J'ai pas des couilles comme les taureaux !
JÉRÔME COLIN : Non c'est une expression.
ARNO : Tu sais qu'on mange des couilles maintenant, dans le temps on mange des couilles de taureaux, c'est un truc belge, des couilles brabançonnes.
JÉRÔME COLIN : En Islande aussi, des couilles de mouton.
ARNO : Brabançonnes. Dans le temps, c'est dur de trouver encore des couilles.
JÉRÔME COLIN : Bon, eh, il ne faut pas de courage, c'est naturel chez vous d'oser chanter comme ça…
ARNO : Ecoute, quand je suis sur une scène je ne pense pas à tout ça. Je fais mon bazar. Je dois sortir le bazar. Non, quand on joue de la musique avec le piano ou tout seul ou avec un band, on fait de la musique hein.

Rencontre d'Arno avec un batelier, un pêcheur, une fanfare… !



JÉRÔME COLIN : Nouvelle écluse.
ARNO : Encore !
JÉRÔME COLIN : Plus petite.
ARNO : Plus petite.

JÉRÔME COLIN : C'est beau quand même ici.
ARNO : Allez, allez, circulez !
JÉRÔME COLIN : Circulez !
ARNO : Allez, circulez dis !
JÉRÔME COLIN : Vous voulez faire la manœuvre ? Pour l'écluse.
ARNO : Non. Parce que écoute, quand moi je le touche ça peut exploser. Je suis déjà très content qu'il n'y a pas de problèmes. Quel bazar dis !
JÉRÔME COLIN : Pourquoi on va par-là, y'a pas d'écluse ?
BATELIER : l'écluse fait 5m15 et moi je fais 5m10.
JÉRÔME COLIN : Ah oui.
BATELIER : j'ai 2,5 cm de chaque côté. J'ai besoin de mon rétro là.
JÉRÔME COLIN : Ah oui donc c'est chaud. Des pêcheurs…
JÉRÔME COLIN : On va voir l'écluse. Bonjour. La pêche est bonne ?
PÊCHEUR : entre les deux.
ARNO : Est-ce qu'il y a des solettes ici ? Des solettes.
Pêcheur : svp ?
ARNO : Des solettes. Non ? Du cabillaud. Comment y'a pas de cabillaud ici ! Et pas de soles ?
JÉRÔME COLIN : Y'a pas de cabillaud ici !
ARNO : Moi je suis d'Ostende.
PÊCHEUR : ah, un Ostendu !
ARNO : Un Ostendu oui. On a des solettes, des cabillauds, des plies.
JÉRÔME COLIN : Ici y'a des rousses. Ah, ça pourrait vous intéresser.
ARNO : Une bonne solette dit !
JÉRÔME COLIN : Une bonne rousse c'est bien aussi.



OTTAVIA (NOTRE SCRIPTE): Y'a mon papa qui est là.
ARNO : Hein
OTTAVIA : Y'a mon papa qui est là.
ARNO : Bonjour. Elle est sage. Elle me frappe aussi, sauf le dimanche.
LE PAPA D'OTTAVIA : Oh !...
ARNO : Une fanfare dis !
JÉRÔME COLIN : Ah merde, excellent. C'est votre truc en plus, les fanfares.
ARNO : Oui j'aime les fanfares.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : A cause de quoi ?
ARNO : Qu'est-ce qu'elle fait ici ?
JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas, ils attendent de traverser visiblement. Excellent. Bonjour. Ça vous plait les fanfares ?
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Ah oui vous aviez fait un disque avec une fanfare !
ARNO : Oui, dans le temps, on a fait ça au Botanique.
JÉRÔME COLIN : Oui, exact.
ARNO : Y'a très longtemps.
JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce que vous aimez dans la fanfare ?
ARNO : C'est le peuple.
JÉRÔME COLIN : Le pub.
ARNO : Le peuple.
JÉRÔME COLIN : Le peuple.
ARNO : C'est l'être humain quoi. Et y'a tout le monde, femmes, hommes, enfants, tout le bazar. C'est le peuple. Moi je trouve ça formidable. Comme grassband comme à New Orléans, ça donne… Bonjour monsieur.
JÉRÔME COLIN : Vous savez nous jouer un petit morceau tant qu'on est là ou pas ?
Fanfare : Oui.
JÉRÔME COLIN : Allons-y alors ! c'est bien ça. Génial.

La fanfare joue « Les filles du bord de mer ».

ARNO : C'est Salvatore.
JÉRÔME COLIN : Et Arno un peu aussi hein.
ARNO : 'est lui hein. J'ai changé le joint.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai. Tsoin tsoin…
ARNO : Joint, joint, joint… C'est dommage qu'il n'est pas ici, Salvatore.
JÉRÔME COLIN : Ah ça aurait été bien. Il est déjà venu.
ARNO : Oui ?
JÉRÔME COLIN : Oui. C'est bien ça.
ARNO : C'est la Belgique hein !
JÉRÔME COLIN : C'est bien. Ça vous plait ça ?
ARNO : Oui, c'est la Belgique.
JÉRÔME COLIN : Ça m'émeut ça.
ARNO : C'est vraiment le surréalisme à fond.
JÉRÔME COLIN : Eh, c'est bien non ? Quitte à aller au paradis autant y aller avec ce genre de musique.

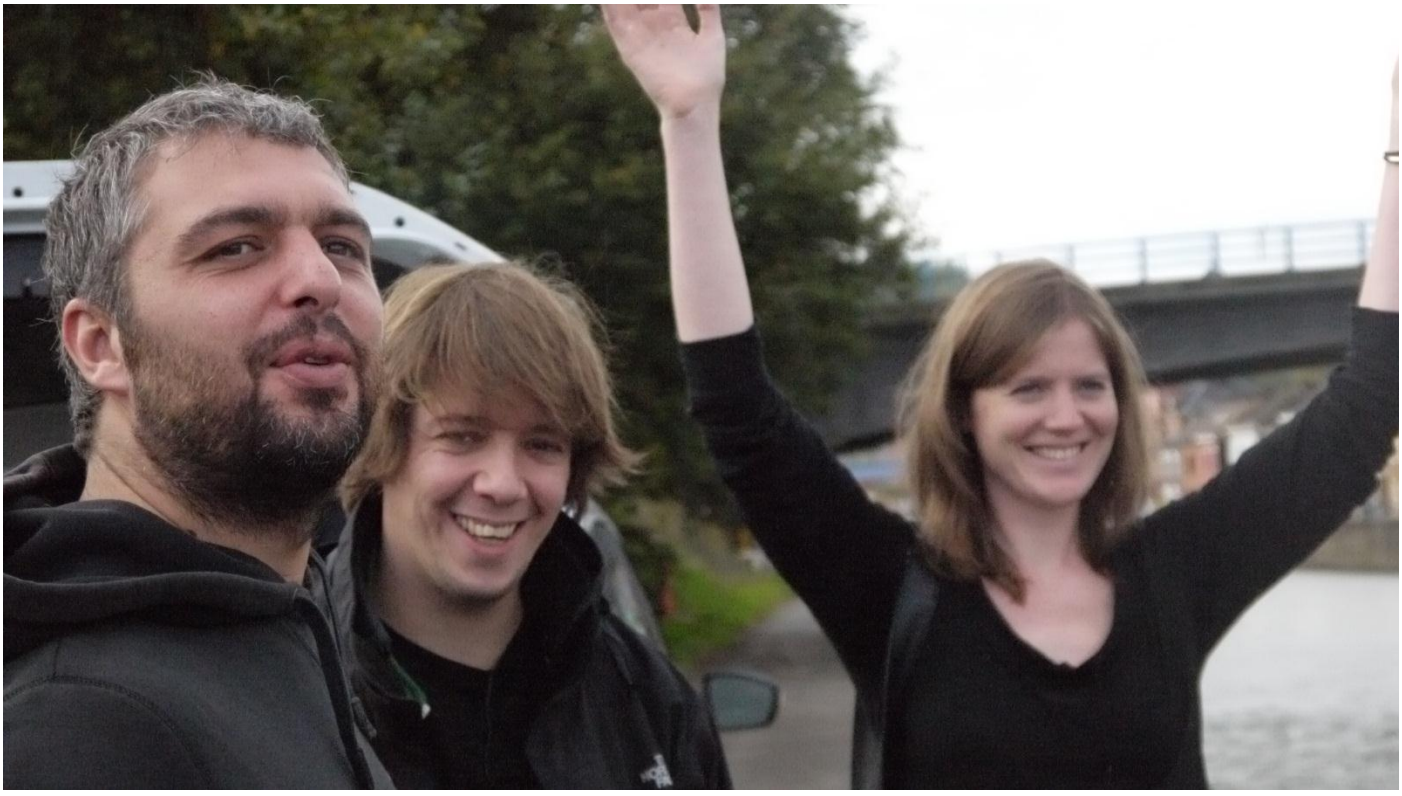
ARNO : Ils sont d'ici ?
JÉRÔME COLIN : C'est la Fanfare d'Acoz. La fanfare du coin, oui. Bravo ! Vous faites ça à chaque bateau ?
FANFARE : Un air différent.
JÉRÔME COLIN : Génial. Merci. Un vrai plaisir.
ARNO : Sois sage. Salut hein !
JÉRÔME COLIN : Un grand merci.



Je suis né avec le poisson !

JÉRÔME COLIN : Vous pêchez vous ?
ARNO : A quoi ?
JÉRÔME COLIN : A la ligne.
ARNO : Des crevettes, oui.
JÉRÔME COLIN : Pêcher.
ARNO : Pêcher ? Dans le temps j'ai pêché parce que dans le temps on prend des têtes de cabillauds, des têtes de poissons, quand j'étais jeune, et on met ça dans un sac et on met ça dans la mer, près du brise-lame, y'a plein de crabes qui viennent. On ne fait plus ça. Y'a plus de crabes dans la Mer du Nord.
JÉRÔME COLIN : Votre mère était poissonnière, non ?
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Oui hein.
ARNO : Elle avait une… de poissons. Elle travaillait le lundi et le mercredi, elle achète des trucs du bateau. Mais maintenant la pêche à Ostende, il y a peut-être encore 5, 6 bateaux…
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ? C'est fini ?
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : A cause ?
ARNO : Y'a des fabriques de bateaux maintenant dans la mer, ils prennent tout le bazar, c'est fini, y'a plus…
JÉRÔME COLIN : Des pêcheurs indépendants…

ARNO : Y'a encore des pêcheurs mais c'est rare, c'est plus comme dans le temps. Moi je suis né avec le poisson.
JÉRÔME COLIN : Genre ?
ARNO : Le poisson c'était très important dans ma vie. Par exemple je connais encore, le cabillaud c'était pour le peuple. Maintenant le cabillaud ça coûte une fortune. Et c'est très important, il faut dire ça à tout le monde, je dis ça à tout le monde (PHRASE CENSUREE POUR LE CONCOURS !)… et les solettes c'est incroyables, c'est vraiment belge aussi, les solettes il ne faut jamais couper les arêtes. Parce que les arêtes c'est où est le goût des soles.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ARNO : Oui. Il ne faut jamais couper les arêtes. Et fais ça dans le beurre. Et fais… il faut dorer, tu mets le beurre juste avant qu'il soit noir et tu mets les soles dedans, comme ça elles ont des couleurs… brun… c'est comme un dessin de Walt Disney. Et ne jamais mettre sur une solette du citron ! Jamais !
JÉRÔME COLIN : D'accord. Et vous savez de quoi vous parlez parce que vous avez fait l'école hôtelière.
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai hein.
ARNO : J'étais cuisinier aussi.
JÉRÔME COLIN : Longtemps ?
ARNO : Non.
JÉRÔME COLIN : Non. Parce que la musique a tout emporté.
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Mais ça vous plaisait, la cuisine, l'école hôtelière ? Vous auriez pu faire votre vie là-dedans ?
ARNO : J'étais bon cuisinier, on m'a dit ça, tout le monde le dit, mais la musique c'est ma maîtresse. Elle ne m'a jamais trompé. Mais quelle salope ! Mais elle ne m'a jamais trompé, la musique. Et je suis accro à l'adrénaline. C'est une femme aussi. Et c'est une drogue que l'être humain fait lui-même.



Quand je fais de la scène, je jouis sans avoir une érection !

JÉRÔME COLIN : C'est quoi ? C'est la scène ça ? C'est là qu'on va chercher l'adrénaline.

ARNO : Oui je fais encore… moi je suis encore old school, comme dans le temps, je fais des disques pour faire des concerts. Sans les concerts je ne suis rien.
JÉRÔME COLIN : Mais qu'est-ce qu'il se passe sur scène qui est tellement addictif ?
ARNO : C'est donc la drogue adrénaline que l'être humain fait lui-même et c'est les musiciens, le public, et c'est le mariage, le bazar entre le public et les musiciens, ça donne pour moi… donc ça dure 2h et je jouis 2h, comme un mec mais quand il jouit, c'est dommage c'est pschitt pschitt pschitt, comme les petits oiseaux et c'est fini, mais nous, moi je jouis sans avoir une érection, j'ai une érection dans ma tête. Et ça c'est la scène, pour moi c'est le plus important, c'est pour ça que je vis. C'est une partie de ma vie que j'ai vécue encore et je trouve ça… j'ai de la chance.
JÉRÔME COLIN : C'est venu tout de suite ? Déjà avec TC Matic par exemple ?
ARNO : Avant TC Matic.
JÉRÔME COLIN : Avant TC Matic déjà.
ARNO : Oui mais parce que tout le monde parle de TC Matic mais j'étais déjà avec mon groupe d'avant, Tjens Couter, j'ai déjà fait des tournées en Angleterre et j'ai eu des contrats avec des maisons de disques en Angleterre, j'ai joué dans le monde entier.
JÉRÔME COLIN : Mais TC Matic c'est là vraiment que vous devenez célèbre, non ?
ARNO : Ben…
JÉRÔME COLIN : Avec « Putain, putain », « Oh la la »…
ARNO : Oui. Mais…
JÉRÔME COLIN : « Elle adore le noir »…
ARNO : Mais dans le temps j'ai aussi des hits avec Tjens Couter, enfin on joue dans les rock palace, en Allemagne, en Hollande, nous on était le premier groupe belge qui jouait dans un… à Top Of The Pops, parce que les gens ont oublié ça, c'est déjà… donc je parle des années 74, et tout le monde est presque mort maintenant qui a vécu ça, donc je suis encore en vie quoi.
JÉRÔME COLIN : Il y a 40 ans.
ARNO : Hein ?
JÉRÔME COLIN : C'était y'a 40 ans.
ARNO : 40 ans, y'a déjà plus que 40 ans.

Il y a plus de socialisme dans un salon de coiffure que chez les socialistes !

JÉRÔME COLIN : Vous n'en avez jamais marre de la musique ? Après 40 ans souvent quand on fait quelque chose on peut se lasser.
ARNO : Ah non, sans la musique je ne suis rien ! Je suis mort.
JÉRÔME COLIN : Il a fallu du courage pour se dire ça, je suis musicien, je vais le devenir un point c'est tout. Il faut du courage ou c'est juste naturel ?
ARNO : Mais écoute maintenant pour être musicien aujourd'hui c'est plus dur que dans le temps.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?
ARNO : Parce que…ok, pourquoi ? Je te dis : dans le temps… on a vécu… parce qu'être dans un restaurant dans le temps c'était pas cool, avoir de l'argent c'était pas cool, du Whisky cola c'était pas cool, c'est nous… non mais c'est vrai, avoir de l'argent c'était pas cool, avoir une voiture c'était pour les bourgeois. Et maintenant tout est…on vit dans un autre bazar maintenant. Tout est devenu… avoir un IPhone, avoir Internet, un truc… c'est… donc je dis qu'il n'y a plus de solidarité. C'est très bizarre parce qu'on a besoin de la solidarité aujourd'hui. Et comme le socialisme d'aujourd'hui hein, il y a plus de socialisme dans un salon de coiffure que chez les socialistes, et je suis un gauchiste hein, pour te dire hein…
JÉRÔME COLIN : Déçu ?

ARNO : Déçu oui. Excusez-moi, je dis on a besoin d'une autre révolte et je pense que les jeunes de 16 ans et de 17 ans, avant 20 ans, il va y avoir une révolte. Et je dis wake up mother fuckers, réveille-toi, parce qu'on vit dans un bazar et on doit se réveiller.
JÉRÔME COLIN : Et qu'est-ce que ça a de puant aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'elle a de puant la société dans laquelle on vit ?
ARNO : On a tout mais on n'a rien. Ecoute, moi je suis dans un supermarché, je dois choisir entre 25.000 sortes de yaourt light, extra light, tout le bazar…
JÉRÔME COLIN : Ça ne fait pas une société puante, ça fait une société étrange mais pas puante. Qu'est-ce qui est puant ?
ARNO : Non mais je t'explique. On a tout… des pains, 5.000 sortes de pain, brun, de tout le bazar, maintenant j'ai écrit des chansons sur ça parce que l'autre jour, j'ai été… j'ai vu « vibrateur pour les femmes » hein, en plastique, avec des piles écologiques, en solde, et ça m'inspire quoi.
JÉRÔME COLIN : C'est quoi la chanson ?
ARNO : « On a tout mais on n'a rien ». Donc ça plane pour nous, tu vois le bazar ? Et y'a des femmes, du silicone qui pète, et tout le bazar, pourquoi y'a des femmes qui ont des bouches comme deux merguez comme ça…
JÉRÔME COLIN : Ça ne fait pas un monde puant. Qu'est-ce qui fait que notre monde, que c'est puant ?
ARNO : On a tout mais on n'a rien.
JÉRÔME COLIN : C'est ça qui fait que c'est puant.
ARNO : Y'a plus de solidarité, on ne partage plus les bazars. Et on va payer ça. Je pense... Ecoute, always look on the bright side of live… Mais je suis optimiste et un optimiste c'est un pessimiste avec beaucoup d'expérience. Ou vice et versa. Je dis ça toujours. Mais j'ai peur pour ce qui se passe maintenant. On est vraiment… on doit… il va y avoir une révolte par les jeunes. Comme dans les années 60. Moi quand j'avais 18 ans, dans les années 60, un mec de 25 ans c'était un vieux connard, il n'était pas habillé comme moi, il n'écoute pas la musique comme moi, et maintenant ça va venir… les jeunes… y'a un truc qui va se révolter et je suis…



JÉRÔME COLIN : Vous avez envie de le voir.

ARNO: Oui. Encore je dis wake up mother fuckers, go for it, walk ! Mais oublie le bazar, fais un autre bazar…
JÉRÔME COLIN : Un autre truc.
ARNO : Oui. Fais-le. Et je te supporte. Comme un voyeur. Je vais être un touriste dans le soleil et je vois le bazar.
JÉRÔME COLIN : Vous serez content de le voir.
ARNO : Oui. On a besoin de ça maintenant. Révolte !
JÉRÔME COLIN : Qui vous a mis ça dans le corps, le fait que vous avez le droit de vous révolter, de gueuler ? C'est votre mère, votre grand-mère ?
ARNO : Ma famille oui. Mon grand-père était… mon grand-père est parti quand les fascistes sont venus en Belgique, mon père était sur la liste noire des fascistes, parce que mon père était un gauchiste, mon grand-père est parti avec la famille, avec un bateau, en Angleterre. Mon grand-père c'était un allochtone en Angleterre. Mon grand-père c'était vraiment un gauchiste. Ils ont été dans le truc du 1er mai…
JÉRÔME COLIN : Le défilé ?
ARNO : Le défilé. Ils ont été avec… et mon grand-père porte le drapeau. Mon père c'était un vrai syndicaliste.
JÉRÔME COLIN : Vous venez d'une famille où on gueule.
ARNO : Oui. Et mon grand-père, du côté de ma mère, il était dans la Résistance. Mais maintenant je ne suis pas… je porte à gauche, je suis gauchiste mais je suis déçu. Mais je trouve que ce sont les jeunes qui doivent le faire maintenant. Et je sens, il y a un truc chez les jeunes, il fait un bazar, je le sens.
JÉRÔME COLIN : Très bien. J'aimerais bien le voir aussi.
ARNO : Parce que moi…
JÉRÔME COLIN : Le problème de ma génération c'est qu'on n'a pas eu de révolution, on n'a pas eu d'utopie.
ARNO : Non. Je trouve aussi.
JÉRÔME COLIN : On n'a pas eu ça, c'est dommage.
ARNO : Mais peut-être que ça revenir. Ça va venir. On a besoin… parce qu'on est dans la merde.
JÉRÔME COLIN : Vous dits : mon grand-père gueulait, mon père gueulait… Vous, vous avez gueulé comment ? Avec la musique ? Est-ce que faire de la musique c'est une manière de se révolter ? De gueuler ? Ou pas ?
ARNO : Ecoute, moi, ma provocation c'est être maître de toi-même. J'ai vécu le cul dans le beurre. Parce que je vais t'expliquer un truc, je me souviens encore, en 69 j'étais à Londres et j'ai rencontré une mademoiselle, française. Elle avait une coiffure comme Courrège, tu vois ? Un peu comme…
JÉRÔME COLIN : Françoise Hardy…
ARNO : Non, Mireille Mathieu.
JÉRÔME COLIN : Mireille Mathieu ! Ah oui !
ARNO : Attends, attends. Moi je suis très curieux, moi… Mireille Mathieu elle a une coiffure comme une bite mais c'est vrai, mais c'est les années 60, tu vois le bazar, et j'ai rencontré… donc elle habitait à Soho, elle dit Arno, après demain je dois aller à Paris, tu viens avec moi – j'ai vécu en Angleterre dans le temps – je dis ok. On prend le train Londres-Calais, c'était pas comme le TGV, c'était un jour, presque deux jours pour aller à Paris. Donc Londres-Calais, le parcours, le train… et c'était Mai 68, et j'étais à la Bastille, et je vois des meutes comme ça, des gens, des jeunes, et je dis : c'est quoi ça ? Ah oui, donc ce sont des étudiants. Et dans le temps, en 68, pour faire des études il faut avoir de l'argent, tu vois le bazar. La révolte. Ok, et je vois un mec avec des lunettes, un petit mec, et je dis : c'est qui ça ? Elle dit c'est Sartre. Et à côté de Sartre il y a une femme qui s'appelle Simone.
JÉRÔME COLIN : Simone de Beauvoir.
ARNO : de Beauvoir. Tiens ! Le soir on va… elle me montre, parce que c'était la première fois que j'allais à Paris, j'avais 19 ans, je suis aux Champs Elysées et on passe une brasserie qui s'appelle Le Fouquet. Maintenant. Dans le temps je ne sais pas…
JÉRÔME COLIN : Très prestigieuse.
ARNO : Et qui est-ce que je vois là ?
JÉRÔME COLIN : Je sais maintenant.

ARNO : Du champagne… Je dis : c'est le même !? C'est notre…. Sartre. Et je dis : ça c'est la révolution ? Tu vois le bazar. Mais dans le temps c'était… il a réveillé des esprits. Il a réveillé le bazar. Et maintenant la gauche est devenue une bouteille de champagne.

« J'ai toujours rêvé d'être un gangster ».



JÉRÔME COLIN : Le cinoche ça vous a fait marrer ? Le cinéma.
ARNO : Oui le cinéma. Moi je suis un fan de notre anglais. La première fois que je me suis réveillé c'était… qui s'appelle « Poor cow », Ken Loach.
JÉRÔME COLIN : Ken Loach.
ARNO : La première fois que je l'ai vu j'avais 17 ans, j'ai vu ce film !... Et « Blow up » aussi. Maintenant je suis dans la nostalgie…
JÉRÔME COLIN : Du point de vue cinéma. Mais vous en avez fait du cinéma : « Komma »…
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : « J'ai toujours rêvé d'être un gangster », avec Bashung. « Camping cosmos ».
ARNO : Oui mais je ne suis pas un acteur, je suis payé pour être un acteur, je ne suis pas un acteur comme Michel Piccoli. C'est mon copain, c'est un vrai acteur, il veut toujours que je fasse des flics, parce que maintenant j'ai fait un film avec lui, le dernier, un film belge…
JÉRÔME COLIN : Avec lui ?
ARNO : Oui. J'ai pas un grand rôle hein. Il veut toujours que je joue dans ses films. Mais j'adore Michel. C'est le dernier cowboy. Aussi engagé le mec hein.
JÉRÔME COLIN : Trente Février, vous avez vu qu'on a des drapeaux sur notre péniche. Vous savez ce que c'est Trente Février ?

ARNO : Non c'est quoi ?
JÉRÔME COLIN : C'est un label.
ARNO : Le label ?
JÉRÔME COLIN : Le label de musique, et ils font des concerts. Vous ne savez pas ça.
ARNO : Ah ils ont… ils n'ont pas dit ça, je ne sais pas tout.
JÉRÔME COLIN : Ça c'est Trente Février. C'est le label et ils organisent des concerts ici en-dessous.
ARNO : Formidable.
JÉRÔME COLIN : Pendant quelques jours. Pas mal hein. Voilà la dernière écluse.

(Des gens l'appellent).

JÉRÔME COLIN : Dernière, dernière écluse pour aujourd'hui, promis. C'était chouette cette scène dans « J'ai toujours rêvé d'être un gangster » avec Bashung.
ARNO : J'ai jamais vu le film.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
ARNO : Non.
JÉRÔME COLIN : La scène est bien.
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est un peu comme Iggy Pop et Tom Waits dans Jim Jarmusch…
ARNO : Oui j'ai vu le scénario… parce qu'Alain, j'aime pas voir ça, parce qu'on a eu… Alain était toujours… il a fait presque tous ses disques à Bruxelles hein.
JÉRÔME COLIN : Vous étiez toujours fourrés ensemble.
ARNO : Oui on s'est vu…
JÉRÔME COLIN : C'était un grand ami.
ARNO : Ben…
JÉRÔME COLIN : Vous le regrettez.
ARNO : Oui, j'aime pas…

SORTIE DES ANGES COMPAGNIE

JÉRÔME COLIN : C'est quoi ?
ARNO : Ce sont Les Anges.
JÉRÔME COLIN : C'est quoi ?
ARNO : Les Anges.
JÉRÔME COLIN : C'est qui ?
ARNO : Les Anges ce sont des gens de Bruxelles quoi, et leur spécialité, ce sont des Africains bruxellois qui chantent des chansons russes.
JÉRÔME COLIN : Mais non !
ARNO : Je te jure. Ils chantent sur mes disques. Allé dit !
JÉRÔME COLIN : Ils chantent sur vos disques ?
ARNO : Oui. Dans mon dernier disque, oui.
JÉRÔME COLIN : On va les voir alors. Non ?
ARNO : Oui.
JÉRÔME COLIN : Arno, allons les voir.
ARNO : C'est incroyable.
JÉRÔME COLIN : ils chantent des chants russes ?
ARNO : Oui, oui.